

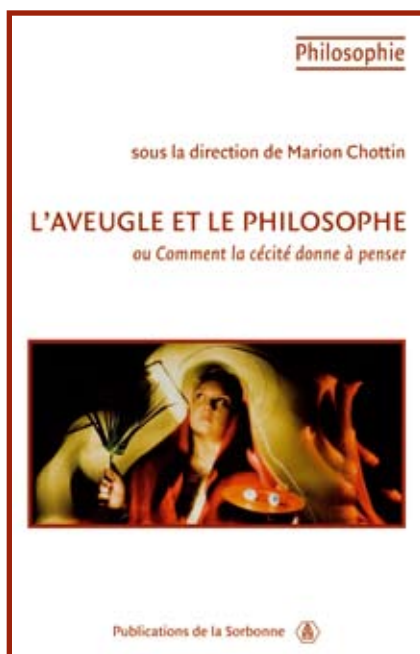


Publications de la Sorbonne
212, rue Saint-Jacques 75005 Paris
Tél. : 01 43 25 80 15 – Fax : 01 43 54 03 24

SOUS LA DIRECTION DE MARION CHOTTIN

L'AVEUGLE ET LE PHILOSOPHE

ou Comment la cécité donne à penser



Jusqu'à Descartes, les rares textes philosophiques consacrés à l'aveugle le considéraient comme nécessairement prisonnier de l'ignorance et envisageaient la cécité comme une privation. Descartes, le premier, conçoit l'aveugle comme le détenteur de lumières dont le voyant est privé. À la fin du XVII^e siècle puis au siècle des Lumières, l'aveugle devient une figure déterminante dans la critique de la métaphysique classique et de la théorie des facultés subjectives. Il est au cœur en particulier du fameux problème transmis par le mathématicien et opticien William Molyneux à John Locke, qui l'expose dans *l'Essai sur l'entendement humain* : un aveugle de naissance, à qui une opération aurait rendu la vue, saurait-il distinguer un cube

d'une sphère, s'il ne pouvait que les voir sans les toucher ?

Cet ouvrage propose de façon originale une histoire philosophique de la cécité à travers ses principaux penseurs – Descartes, Berkeley, Diderot, Wittgenstein... – et se clôt par une étude d'Evgen Bavcar, philosophe et aveugle, qui nous confronte au questionnement de la cécité sur elle-même à partir des analyses d'Ernst Bloch.

Contributions de :

*Evgen Bavcar, Marion Chottin, Thierry Drumm, Laura Duprey,
Véronique Le Ru, Francine Markovits, Sabine Plaud, Kate E. Tunstall.*

ISBN 978-2-85944-620-8
ISSN 1255-183X

Prix : 20 €

VIENT DE PARAÎTRE

BON DE COMMANDE

L'AVEUGLE ET LE PHILOSOPHE

ou Comment la cécité donne à penser

SOUS LA DIRECTION DE MARION CHOTTIN

Prix : 20 €

ISBN 978-2-85944-620-8

ISSN 1255-183-X

Frais d'envoi par ouvrage : 6 € et 1,5 € par ouvrage supplémentaire

Nombre d'exemplaires commandés :

Mme, M.

Adresse

Code postal et ville

Tél.:

Date

Signature

Veillez libeller votre titre de paiement à l'ordre de
l'Agent comptable de Paris I (PS)

Bon de commande
et titre de paiement à retourner aux

Publications de la Sorbonne
212, rue Saint-Jacques
75005 Paris
Tél. : 01 43 25 80 15
Fax : 01 43 54 03 24
publisor@univ-paris1.fr

Table des matières

<i>Présentation</i>	7
Marion Chottin	
<i>L'aveugle et son bâton ou comment Descartes résout l'énigme de la communication de l'action ou de la force mouvante</i>	15
Véronique Le Ru	
<i>Toucher et voir. Remarques sur le rôle de la figure de l'aveugle dans la théorie et la pratique artistiques à l'âge classique</i>	27
Thierry Drumm	
<i>Une figure paradoxale des Lumières: l'aveugle</i>	43
Francine Markovits	
<i>L'aveugle qui suit l'aveugle qui suit l'aveugle qui suit l'aveugle: la philosophie intertextuelle de la Lettre sur les aveugles</i>	63
Kate E. Tunstall	
<i>L'aveugle aux bâtons face à l'aveugle de Molyneux: le rationalisme à l'épreuve de l'empirisme</i>	83
Marion Chottin	
<i>Philosopher dans les ténèbres: la critique des causes finales dans la Lettre sur les aveugles</i>	107
Laura Duprey	
<i>Cécité de l'âme, cécité verbale, surdité psychique: Ludwig Wittgenstein et la psychopathologie</i>	127
Sabine Plaud	
<i>Le regard d'aveugle entre le mythe, la métaphore et le réel</i>	151
Evgen Bavcar	

Présentation

MARION CHOTTIN

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

*Contemple-les, mon âme; ils sont vraiment affreux!
Pareils aux mannequins; vaguement ridicules;
Terribles, singuliers comme les somnambules;
Dardant on ne sait où leurs globes ténébreux.*

*Leurs yeux, d'où la divine étincelle est partie,
Comme s'ils regardaient au loin, restent levés
Au ciel; on ne les voit jamais vers les pavés
Pencher rêveusement leur tête appesantie.*

*Ils traversent ainsi le noir illimité,
Ce frère du silence éternel. Ô cité!
Pendant qu'autour de nous tu chantes, ris et beugles,*

*Éprise du plaisir jusqu'à l'atrocité,
Vois! je me traîne aussi! mais, plus qu'eux hébété,
Je dis: Que cherchent-ils au Ciel, tous ces aveugles?*

Baudelaire, « Les aveugles », *Les Fleurs du mal* (XCII).

Le premier quatrain de ce sonnet semble faire écho à la toile bien connue de Breughel intitulée *La Parole des aveugles*. Car ce sont des monstres qu'y dépeint Baudelaire, des êtres que la cécité a rendus difformes jusqu'à leur faire perdre l'apparence de la vie, tout comme les aveugles du peintre flamand, dont l'allure est celle de marionnettes qui s'agitent les unes les autres, et non pas d'hommes qui se dirigent de façon autonome. La cécité physique serait-elle donc synonyme de monstruosité? Signerait-elle l'incapacité à l'humanité, au point qu'il soit nécessaire d'en guérir pour se voir octroyer une place auprès des autres hommes? C'est ainsi du moins que les *Évangiles* envisagent la condition des aveugles: parmi les premiers miracles du

Christ figurent précisément des guérisons d'aveugles, qui, une fois recouvré la vue, sont acceptés et intégrés¹.

La cécité pensée comme monstruosité physique est en général solidaire d'une conception qui fait d'elle une monstruosité morale. C'est ainsi que l'on peut identifier, dans les aveugles miraculés des *Évangiles*, les pécheurs repentis et pardonnés. Et *La Parabole des aveugles* de Breughel réfère, comme on sait, à la scène éponyme décrite dans les *Évangiles*, dans laquelle Jésus met en garde contre l'insuffisance de la loi hébraïque les Pharisiens qui se revendiquent, à l'exclusion des Sadducéens, seuls dépositaires de la loi divine transmise par Moïse : « Si un aveugle se met à conduire un autre aveugle, ensemble ils tomberont dans la fosse². » La cécité symbolique à laquelle il est fait ici allusion ne réside pas dans la seule ignorance de la loi que Jésus considère comme authentique, ou plutôt, cet aveuglement à la loi authentique dont font preuve les Pharisiens et les Sadducéens réunis se traduit par des actions non conformes à la moralité admise pour véritable – notamment le non-respect dû aux parents : la cécité est le symbole tout à la fois de l'ignorance et de la méchanceté. Une telle conception de la cécité se retrouve dans la littérature du Moyen Âge : l'historienne Zina Weygand, dans son remarquable ouvrage *Vivre sans voir*, constate ainsi que les aveugles y sont dépeints « comme des bouffons, dont la grossièreté, les maladroitures et l'accoutrement provoquent le rire, ou comme de faux pauvres que l'on peut bernier sans remords³ ». Si l'aveugle, au Moyen Âge, ne suscite guère la compassion⁴, c'est que le lien entre ce qui est conçu comme une monstruosité physique, et la monstruosité morale qui l'accompagne prétendument, est considéré alors comme étant de nature intrinsèque, et non seulement métaphorique : puisque Dieu est tout-puissant, d'où l'aveugle peut-il tenir sa cécité, si ce n'est d'un châtement divin ? Et pourquoi aurait-il été châtié, s'il n'avait péché ? Au Moyen Âge, la cécité physique est ainsi généralement comprise comme la marque même de la cécité morale. Dans ce cadre, le personnage de l'aveugle n'offre qu'un intérêt bien mince pour la pensée :

1. *Évangile selon saint Matthieu*, XX, 29-34 : « À leur sortie de Jéricho, une foule nombreuse lui faisait escorte. Et voici que deux aveugles, assis sur le bord de la route, ayant appris que Jésus allait passer, se mirent à crier : “Seigneur, ayez pitié de nous, fils de David !” La foule les gourmandait pour les faire taire. Mais ils n'en criaient que plus fort : “Seigneur, ayez pitié de nous, fils de David !” Jésus s'arrêta et s'adressant à eux : “Que voulez-vous que je fasse ?” Ils lui dirent : “Seigneur, que nos yeux se rouvrent !” Jésus, saisi de compassion, leur toucha les yeux et aussitôt ils recouvrèrent la vue et ils se joignirent au cortège. »

2. *Ibid.*, XV, 1-20.

3. Cf. Z. WEYGAND, *Vivre sans voir, les aveugles dans la société française du Moyen Âge au siècle de Louis Braille*, Paris, éditions Créaphis, 2003, p. 27.

4. Zina Weygand remarque, dans son ouvrage, qu'à la conception qui fait de l'aveugle un être vil et ignare, le Moyen Âge a juxtaposé une pratique fondée sur la charité qui s'est traduite par la multiplication des aveugleries et qui a culminé sous Louis IX avec la création des Quinze-Vingts. (*Ibid.*, chap. 1, p. 28-33).

privé lui-même, en tant que figure du monstrueux, de la pensée vraie et de la pensée juste, il ne donne rien d'autre à penser que de privatif; au mieux révèle-t-il par contraste ce à quoi la pensée doit tendre.

C'est cette conception de la cécité que Baudelaire met à distance dans la suite du sonnet. Tandis que le poète est jeté à terre dans la tourmente et l'éblouissement de la Cité jusqu'à en perdre l'esprit, les aveugles, eux, parce qu'ils peuvent passer pour des monstres, parce qu'ils sont privés non seulement de la vue, mais du regard, cette « divine étincelle » évoquée par Baudelaire, cheminent imperturbables, ignorant les réalités terrestres, et gagnent ainsi les hauteurs de la pensée. Il est tout à fait remarquable de constater comment, dans ce poème, les rôles initialement dévolus aux aveugles d'une part et au poète d'autre part s'inversent presque insensiblement. Dans les deux derniers tercets, alors que le poète, dont l'esprit, comme celui de tout homme, est on le sait perturbé d'un rien, perd son regard et ne voit finalement plus rien, les aveugles, au contraire, avec leur visage étonné, leurs pas mesurés, leur air à la fois hagard et déterminé, sont devenus voyants. Ils se sont mués en poètes, ou peut-être, qui sait, en philosophes. Mais, porteurs d'une nouvelle lumière, « Que cherchent-ils au Ciel, tous ces aveugles ? » Comme une invite à la méditation, Baudelaire achève son poème sur cette interrogation.

À quel titre l'aveugle peut-il être conçu comme un compagnon de route du philosophe, voire comme son guide, lorsque la pensée de la vue ne rencontre plus que des ténèbres? En quoi et dans quels domaines la cécité donne-t-elle à philosopher et repousse-t-elle les limites de la pensée? Tel est ce que les auteurs de ce livre se sont donné pour tâche de déterminer. Puisse sa lecture apporter quelques éléments de réponse à la question posée par Baudelaire, et donner du fil à retordre à Breughel qui, au contraire du poète soulignant la parenté de la cécité et de la pensée, précipite ses aveugles dans un trou. À moins qu'ils ne tombent que parce qu'ils étaient, comme ceux de Baudelaire, occupés à scruter le ciel, et que ce ne soit ainsi en philosophes qu'ils aient chuté, à la manière de Thalès dans son puits.

La manière dont la philosophie a appréhendé la figure de l'aveugle au cours des siècles a connu une évolution comparable à celle que l'on peut déceler en art, entre la représentation picturale de Breughel, qui assimile la cécité à l'ignorance, et la description poétique de Baudelaire, qui suggère au contraire sa parenté avec la pensée⁵. Les premiers textes proprement

5. Il serait sans doute passionnant d'étudier l'évolution des représentations artistiques de l'aveugle, en remontant avant Breughel et en intégrant les œuvres les plus contemporaines, que ce soit celles d'Evgen Bavcar lui-même ou de Javier Téllez (notamment *Letter On The Blind For The Use Of Those Who See*, 2008).

philosophiques⁶ qui se réfèrent au personnage de l'aveugle⁷, tels la page des *Esquisses pyrrhoniennes* de Sextus Empiricus ou encore le passage de l'*Apologie de Raymond Sebond* de Montaigne⁸, s'ils ne font pas de la cécité la marque du vice, la considèrent essentiellement⁹ dans son aspect privatif : l'aveugle est avant tout celui qui est dépourvu des idées acquises par le sens de la vue et qui, comble de l'ignorance, n'en a pas même conscience. Si, dans ce cadre, la cécité est ainsi conçue, non pas comme le symbole, mais bien comme la *cause* de l'ignorance, elle donne encore peu de choses à penser : elle vient seulement, tant chez Sextus que chez Montaigne, dénoncer les certitudes infondées et soutenir la suspension du jugement – nous croyons détenir la vérité alors que nous sommes à son égard comme un aveugle qui pense connaître les couleurs... maigres bénéfiques, donc, ce qui explique sans doute pourquoi la philosophie de l'Antiquité et du Moyen Âge s'est assez peu intéressée à la figure de l'aveugle. Il convenait de prendre la mesure de cette relative pauvreté tant qualitative que quantitative de la figure de l'aveugle durant cette période : c'est la raison pour laquelle le présent ouvrage s'ouvre sur un article qui porte sur le premier philosophe à avoir accordé une importance décisive au personnage de l'aveugle, à savoir Descartes. À partir du XVII^e siècle, la philosophie n'envisage plus l'aveugle comme celui dont l'ignorance peut, par analogie, révéler celle des clairvoyants, mais comme celui qui, par ses lumières propres, vient lui prêter secours.

C'est ainsi Descartes qui, le premier, conçoit l'aveugle comme le détenteur de lumières dont le voyant est privé – non pas au sens où l'aveugle, à la manière du devin Tirésias, jouirait d'une vision intérieure inaccessible au commun des mortels, mais au sens où sa condition d'aveugle permet à la pensée de saisir des réalités que l'intellection et la vision ordinaires échouent à appréhender : comme le montre Véronique Le Ru dans son

6. J'entends exclure par là les textes qui appartiennent à la mythologie et qui, bien avant le second siècle de notre ère, mettent en scène des aveugles (notamment Tirésias et Œdipe). Loin d'être conçue comme une marque d'ignorance ou de vice, la cécité est alors considérée comme le symbole du savoir. Cependant, le rapport entre la cécité et la connaissance est alors de pure extériorité : la cécité *en tant que telle* n'ouvre sur aucun savoir ; le don de divination que Zeus confère à Tirésias vient seulement *compenser* l'aveuglement infligé par Héra et Œdipe se crève les yeux *après* avoir pris connaissance de ses forfaits.

7. Les textes philosophiques sur la cécité ou l'aveuglement sont bien sûr beaucoup plus nombreux que ceux qui mentionnent précisément un ou plusieurs aveugles, et surtout bien antérieurs aux *Esquisses pyrrhoniennes*. C'est le cas notamment de certains textes de Platon, et en particulier de la fameuse allégorie de la caverne, dont Evgen Bavar nous montre ici comment elle sous-tend elle aussi une conception négative de la cécité.

8. Cf. l'article de Kate E. Tunstall dans le présent volume, qui cite et commente ces deux textes.

9. Kate E. Tunstall montre cependant dans son article comment la description de Montaigne dissimule une figure d'aveugle bien plus stimulante pour la pensée, que Diderot a parfaitement su apercevoir. Dans le même sens, Francine Markovits avait déjà signalé, et rappelle ici que Montaigne introduisit *avant Diderot* l'idée de suppléance sensorielle.

article, l'aveugle aux bâtons donne à penser comment le mouvement peut se communiquer dans une nature où ne se rencontre aucun vide et où les corps ne sont doués d'aucune force mouvante, phénomène paradigmatique des réalités sur lesquelles la raison achoppe.

Seulement, la conception qui réduit l'aveugle à celui qui est privé de la vue se rencontre encore à la fin du xvii^e siècle, et ce dans un domaine où l'on ne l'attendait pas de prime abord : celui de l'art. Après avoir souligné que les artistes théoriciens de la jeune Académie royale de peinture et de sculpture mobilisent, dans le cadre de la querelle esthétique du coloris et du dessin, une telle figure de l'aveugle, à la fois comme objet de représentation privilégié à l'âge classique mais surtout comme objet de réflexion, Thierry Drumm explique comment les philosophes se sont immiscés dans la dispute et ont forgé une nouvelle figure d'aveugle, dont la cécité donne accès à des positions théoriques inaccessibles aux voyants.

Au siècle des Lumières, l'aveugle est bien une « figure paradoxale », pour emprunter à Francine Markovits la formule de son article. Sujet en apparence défaillant et physiquement mutilé, l'aveugle devient, avec Locke et Leibniz, et surtout avec Berkeley, Diderot et Mérian, une figure déterminante dans la critique de la métaphysique classique et de la théorie des facultés subjectives, renouvelant ainsi l'« histoire de l'esprit humain ». C'est ainsi que le fameux problème de Molyneux introduit une anthropologie du sensible et du singulier.

Mais la figure générique de l'aveugle telle que Molyneux l'élabore n'épuise pas le sujet de cette anthropologie nouvelle. Il y a certes, selon Diderot, une métaphysique d'aveugle, une morale d'aveugle, voire une religion d'aveugle, mais dans l'ordre de la connaissance, la généralisation ne paraît pas envisageable : chaque aveugle est lui-même singulier, et sa capacité perceptive sera fonction de cette singularité. C'est ainsi que Kate E. Tunstall, par la mise au jour des sources biographiques mais surtout textuelles de l'aveugle du Puisseaux que l'on rencontre chez Diderot, établit que la *Lettre sur les aveugles* procède à la dissolution du problème de Molyneux dans la singularisation de l'expérience.

Une telle critique de l'aveugle de Molyneux par l'un des représentants les plus fameux du siècle des Lumières a cependant de quoi surprendre : l'aveugle imaginé par le savant irlandais ne s'inscrit-il pas, au même titre que Diderot lui-même, dans un courant anticartésien que Leibniz qualifiait dès le début du xviii^e siècle de « voie empirique » ? Il est de fait, et je m'attache à le souligner, que l'aveugle de Molyneux est venu mettre en question les présupposés rationalistes dont l'aveugle aux bâtons conçu par Descartes était porteur. Cependant, il est non moins significatif pour mon propos que Diderot ne fut pas le seul « empiriste » à contester la pertinence

de l'aveugle qui recouvre la vue, et que Condillac lui préféra même un certain aveugle aux bâtons...

Quant à Diderot lui-même, il opposa à l'aveugle de Molyneux un homme qui fut de chair et d'os : Nicolas Saunderson. Car Saunderson est un prodige : lui, à qui manquait non seulement la vue, mais l'organe, fut illustre géomètre, et d'une moralité irréprochable. Laura Duprey montre dans son article comment la critique du discours théologique à laquelle se livre Diderot dans la *Lettre sur les aveugles* est supportée par les traits qui caractérisent en propre l'aveugle Saunderson, et structurée par trois acceptions de la cécité que le Philosophe articule finement entre elles : l'aveuglement des théologiens, la cécité physique qui ouvre la voie à une nouvelle « vision », et la causalité aveugle à l'œuvre dans la nature.

La cécité révélée par Saunderson, en tant qu'elle est toujours susceptible de venir se loger au cœur même de la vision, est, il va sans dire, une cécité métaphorique, ou un aveuglement au sens figuré du terme. Ce qui est également tout à fait remarquable, c'est que la cécité peut *au sens propre* accompagner la vision. Une cécité non pas certes physique, mais psychique. Ludwig Wittgenstein montre en effet, héritier en cela de la psychopathologie de la seconde moitié du XIX^e siècle, qu'il est possible d'être voyant tout en étant « aveugle à l'aspect ». Mais, comme le démontre Sabine Plaud, l'auteur des *Recherches philosophiques* confère au concept de « cécité psychique » un sens original en le défaisant de tout psychologisme, de sorte qu'au final, l'« aveugle à l'aspect », loin d'être une figure privative parce que dépossédée de certains contenus de conscience, devient le modèle même de l'apprenti philosophe.

Mais l'aveugle, au royaume de la pensée, est bien plus qu'un simple novice : le philosophe aveugle Evgen Bavcar, qui nous confronte ici au « point de vue » de la cécité sur elle-même, en est la preuve à lui tout seul. Contre une tradition « oculocentriste » qui, la plupart du temps, a envisagé la cécité soit comme l'aveuglement originel dont il faut se départir pour accéder à la lumière, soit, au contraire, comme la condition d'un tel accès, mais toujours comme un moment appelé à être dépassé, Evgen Bavcar donne à penser, en s'appuyant notamment sur les analyses d'Ernst Bloch, comment la cécité peut aussi être envisagée, de façon sans doute plus féconde, comme le lieu même de la connaissance, son présent en quelque sorte, en tant que l'obscurité est la condition même de l'ouverture aux possibles.

Cette petite promenade en compagnie des aveugles esquisse une histoire philosophique de la cécité et en révèle les traits saillants. D'abord, à une conception principalement privative de la cécité¹⁰, s'est progressivement substituée une représentation qui fait d'elle la condition de production d'un sens qui échappe à la clairvoyance¹¹ et qui, loin d'être saisi sur le mode d'une vision intérieure ou métaphorique¹², mobilise d'autres vecteurs de connaissance, et principalement le toucher. Ensuite, les figures anonymes et archétypales d'aveugles¹³ sont concurrencées par des aveugles singuliers, finement individualisés¹⁴, qui, bien souvent, heurtent les logiques plus abstraites et généralisantes des premières. Enfin et surtout, l'aveugle est peu à peu passé du statut d'objet de la réflexion¹⁵ à celui de sujet d'un discours¹⁶ dont la philosophie, désormais, peut difficilement faire l'économie.

10. Cf. l'aveugle dépourvu des idées de la vue mis en scène par Sextus et Montaigne.

11. Cf. aussi bien l'aveugle aux bâtons de Descartes que l'aveugle de Molyneux.

12. L'aveugle compagnon de route du philosophe est ainsi bien loin de l'aveugle clairvoyant de la mythologie grecque.

13. Je pense ici à l'aveugle aux bâtons de Descartes, à l'aveugle de Molyneux, ou encore à l'aveugle à la signification de Wittgenstein. Il paraît ainsi difficile de déceler, dans cette brève histoire philosophique de la cécité, le même processus d'individualisation de l'aveugle que Zina Weygand, en tant qu'historienne, met à jour dans son ouvrage.

14. Cf. l'aveugle du Puisieux, qui, selon Kate E. Tunstall, met à l'épreuve l'impersonnalité de l'aveugle de Molyneux, et Saunderson, dont la singularité, comme le montre Laura Duprey, sous-tend sa critique des causes finales.

15. Cf. l'aveugle aux bâtons, l'aveugle de Roger de Piles.

16. Cf. l'aveugle de Locke auquel Thierry Drumm fait référence, rarement mentionné, l'aveugle de Molyneux, l'aveugle du Puisieux, Saunderson, les aveugles traités par la psychopathologie du XIX^e siècle, et, bien entendu, Evgen Bavcar lui-même.